



Aux lecteurs et lectrices,

Dans le no 691 du **Relais**, je vous annonçais l'Assemblée générale de la Société des Missions-Étrangères qui se tient à Pont-Viau du 21 mai au 15 juin prochain. Le texte qui suit est un extrait d'un article du P. Bertrand Roy, p.m.é., nous présentant sa Société. Cet écrit se trouve dans la revue **Missions Étrangères**, juin 2010, p. 21-23. Bonne lecture.

L'ADN DE LA SMÉ

DE NOUVELLES TRADITIONS

Aujourd'hui, la diversité culturelle et la variété des engagements d'une nouvelle génération missionnaire ont changé le visage de la SMÉ, mais cette flamme continue de briller. Les anciens de demain ne sont pas moins passionnés ni originaux que les jeunes d'hier. De nouvelles traditions prennent forme. La géographie familiale s'enrichit de nouveaux noms : Jilin, Manaus, Phnom Penh, El Progreso, Mae Sot, Namanga, etc.

L'événement retenu pour dater la fondation de la Société des Missions-Étrangères est significatif. Ce n'est pas son incorporation civile en mars 1922, ni son approbation canonique comme Institut missionnaire en janvier 1925, ni l'envoi de ses trois premiers missionnaires vers la Mandchourie en septembre 1925. L'événement fondateur fut la décision prise par les évêques du Canada francophone, le 2 février 1921, de fonder un Séminaire pour les missions, de bâtir une maison de formation.

De cette origine de la SMÉ, on peut déduire que la priorité de la formation missionnaire est inscrite dans son ADN. D'ailleurs, il serait possible de suivre la trace de ce code génétique tout au long de l'histoire de la SMÉ en explorant l'œuvre accomplie dans les centres de formation dont elle a eu la charge : Séminaire de Pont-Viau, Grands et Petits Séminaires diocésains, collèges, écoles paroissiales, centres de catéchèse, écoles radiophoniques. Il faudrait aussi additionner les sessions, les séminars, les retraites et les ateliers de tous genres. La tradition se poursuit au Centre international de formation missionnaire (CIFM) à Montréal, au Centre de formation et d'animation missionnaire (CFAM), à Tegucigalpa et au Centre de formation théologique à Nairobi au Kenya.

UNE CONVICTION QUI DEMEURE

Combien d'énergie, de temps et de dévouement furent consacrés à la formation humaine et spirituelle de jeunes et de moins jeunes en vue d'un engagement responsable dans la société et en Église. S'il fallait souvent faire avec les moyens du bord, le cœur et la bonne volonté ne manquaient pas. Cette expérience témoigne de la valeur accordée à la personne humaine dans sa recherche spirituelle et vocationnelle, quels que soient ses talents ou ses handicaps, sa culture ou sa classe sociale.

Cette expérience atteste d'une conviction qui demeure : la mission au service de l'Évangile demande beaucoup plus qu'un enthousiasme passager, un bon financement et une organisation efficace. Cette mission demande d'abord et avant tout des témoins matures, enracinés dans leur foi et en contact avec la réalité, ayant le courage de s'indigner mais aussi la compétence pour comprendre et agir.

Cette conviction fut acquise au contact des catéchètes, des délégués de la parole, des séminaristes, des participants et participantes aux programmes de formation. Elle fut surtout acquise en voyant l'Esprit agir là où souvent on l'attendait le moins, dans des expériences de conversion inattendue, de lentes réconciliations et de fidélité dans les épreuves. S'il n'y a pas de mission sans missionnaires, leur formation humaine et spirituelle est une collaboration indispensable à l'œuvre de l'Esprit qui souffle où Il veut.

Le chemin de la formation missionnaire est un itinéraire ardu, qui demande du temps et de la patience. En faire l'économie sous prétexte de rendre service le plus vite possible serait s'illusionner en se donnant bonne conscience. La fidélité à Celui qui nous envoie et le respect des gens qui nous accueillent ne demandent rien de moins qu'une préparation de l'esprit et du cœur où la personne accepte d'être mise à l'épreuve.

Cette formation se poursuivra sur le terrain de l'engagement dans les hauts et les bas de l'adaptation à un nouveau milieu de vie, de l'apprentissage linguistique, des joies et des soucis partagés de la vie communautaire, de l'initiation à un ministère ecclésial ou à un travail professionnel dans des conditions souvent imprévues.

Dans un livre dont j'ai oublié le titre et l'auteur, j'ai lu ce bref récit de tradition juive. On demanda un jour à un rabbin réputé pour sa science et sa sagesse : « *Où sera Dieu à la fin de monde quand tout l'univers sera bouleversé de fond en comble?* » Et le rabbin de répondre : « *Le Très-Haut sera dans une école où Il enseignera à lire à un enfant.* »

Dans un contexte social et ecclésial où se multiplient les signes de la fin d'un monde, qu'il s'agisse de la méfiance à l'égard des institutions ou du rejet d'un cléricalisme abusif, les lieux de formation où des personnes grandissent en vérité et en liberté ne sont-ils pas des jardins d'espérance?

**Normand Paradis, s.c., responsable
Pastorale missionnaire diocésaine**